dix personnes mortes étouffées et dont le visage reflétait les souffrances d'une horrible agonie.

L'incendie et le vol ne suffisant pas à assouvir la rage de la soldatesque en délire, d'innombrables attentats furent commis par elle sur les malheureux habitants.

Beaucoup d'entre eux, comme le capitaine en retraite Michau, furent passés par les armes sous le plus futile prétexte, d'autres torturés avec un raffinement de cruauté inimaginable.

Dans la rue de Bel-Air, les époux Viger, deux vieillards de 70 et 75 ans, furent contraints, sous peine de mort, de mettre eux-mêmes le feu aux rideaux de leur lit. Un peu plus loin, dans la rue de Chartres, les Allemands ayant fait irruption dans une maison, en trouvèrent le propriétaire, André Martin, cloué sur son lit par la paralysie. Ces monstres mirent le feu au matelas de ce malheureux, et, tout en ricanant, le firent périr dans les flammes.

On pourrait citer encore nombre d'atrocités du même genre.

Les bandits qui s'étaient rendus maîtres de Châteaudun, mirent le comble à leurs forfaits par un acte de trahison d'autant plus odieux, qu'il fut l'œuvre directe de l'état-major prussien.

Nous en empruntons le récit à l'excellent ouvrage de M. Grenest intitulé *l'Armée de la Loire*.

“ Quand ils ont assez du spectacle de leur vengeance, dit M. Grenest, les officiers allemands entrent à l'hôtel du *Grand Monarque*, rue de Chartres, pour souper.

“ Il y a là le général Von Wittich en personne, le duc de Saxe-Meiningen, les généraux Hontheim et Kronscky, et une soixantaine d'officiers.

“ Surtout un bel éclairage,” recommandait le général Wittich.

“ L'hôtelier M. Sénéchal, et sa femme, tout effrayés, se multiplient ; ils dévalisent leur basse-cour, vont à la cave